

LA VOYAGEUSE - livre 1

. étape 1 - Beauvais - Saint-Valery-sur-Somme	
Rémi Lehallier	2
. étape 2 - Saint-Valery-sur-Somme - Cancale	
Patrick Héron	10
. étape 3 - Cancale - Belle-Île-en-Mer	
Martine Delansay	15
. étape 4 - Belle-Île-en-Mer - Sarlat-la-Canéda	
Yves Potoski	24

LA VOYAGEUSE - livre 2

. étape 5 - Sarlat-la-Canéda - Ô Toulouse	
Jean-Marie Vigouroux	2
. étape 6 - Ô Toulouse - Hyères-les-Palmiers	
Philippe Geiger	10
. étape 7 - Hyères-les-Palmiers - Cannes - Nice	
Rafik Khelladi	16
. étape 8 - Cannes - Châteauneuf-de-Randon	
Laurence Sagot	25

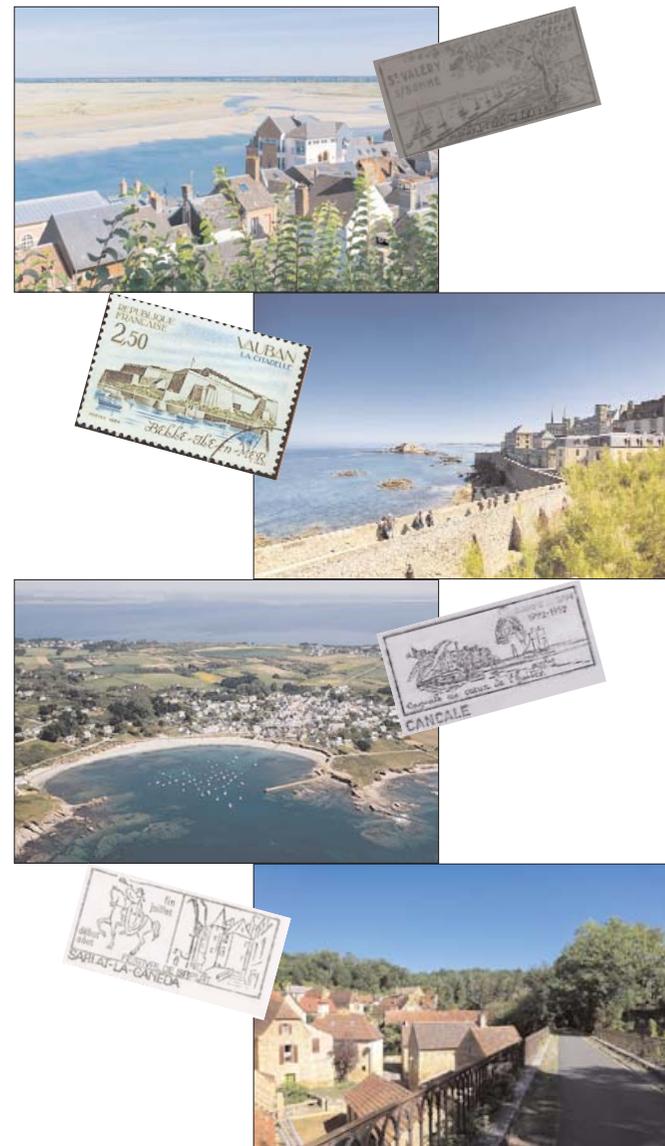
LA VOYAGEUSE - livre 3

. étape 9 - Châteauneuf-de-Randon - les Alpes	
Denis Girette	2
. étape 10 - Les Alpes - Saint-Martin-en-Vercors	
Sylvie Frankhauser	10
. étape 11 - Saint-Martin-en-Vercors - Stiring-Wendel	
Roger Wallet	13
. étape 12 - Stiring-Wendel - le Quartier Latin	
Michel Le Drogo	24
. retour à Beauvais	
Martine Delansay	32



LA PETITE FABRIQUE DE TEXTES

LA VOYAGEUSE

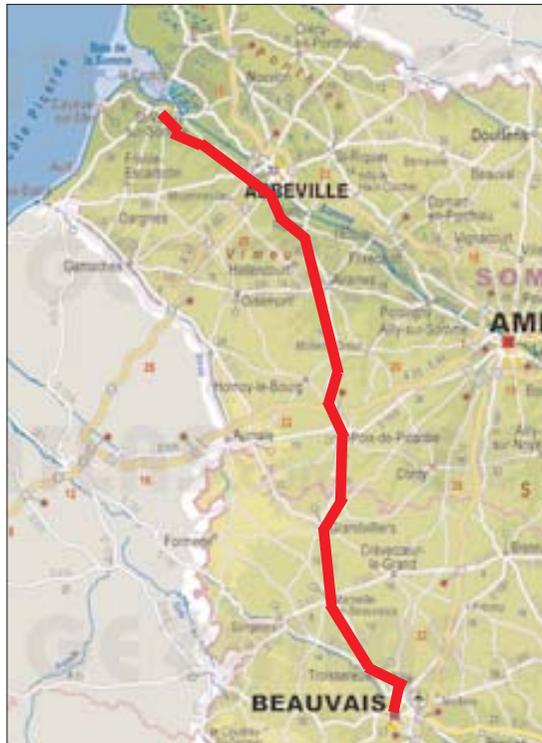


01-11 septembre 2022

La Voyageuse - livre 1

Notre voyageuse se met en route le 1^{er} septembre 2022. Elle part de Beauvais, Oise. Très exactement du 15bis rue Paul Vaillant-Couturier qui bientôt sera décédé depuis quatre-vingt-cinq ans, ce qui n'est pas rien. Sa voiture est une Clio 4 de marque Renault (qui est un constructeur français) et de type Société, 5 portes; 1^{ère} immatriculation en 2016; 104 766km au compteur. Elle roule au diesel. Son code couleur est le D48, dit «bleu nautilus». Elle porte à l'arrière un porte-vélo suspendu de type Mottez A025P1. Le bicycle qu'elle y accroche est de marque Petit-Breton et date de 1962 – c'est dire qu'il a très exactement son âge... Le coffre de toit est de couleur anthracite dont la référence exacte est L Thule Motion XT 6297T de marque Norauto; il est neuf et notre voyageuse vient d'en faire l'acquisition auprès du distributeur adéquat de la ZAC Saint-Lazare. Je crois n'avoir rien oublié. Contact!

étape 1 Beauvais - Saint-Valery-sur-Somme



**dans la boîte à lettres
de Mme RAHMANI**



dans les champs, on surplombe de jolies combes avant de rejoindre le pont sur la Dordogne, un peu avant Groléjac. On fait une pause, le temps d'admirer les hérons, cygnes et canards. Puis retour vers Sarlat, en légère pente mais pour des jambes moyennement aguerries ça se sent, le souffle se fait court...

Après une bonne douche bien fraîche, petit apéro, histoire de se raconter les derniers potins.

«Et tes peintures, alors?» Depuis qu'il est à la retraite de l'ONF, Rémi passe son temps libre à peindre. Beaucoup d'aquarelles. Il me sort ses dernières productions: la nature toujours, un joli portrait de sa chienne, et ça qu'il me donne: un monochrome de la famille dans les années 65, avec les beaux-parents Claude et Camille (je précise que la belle-mère était Camille) et les trois enfants Jean-Louis, Rémi et Arlette assis par terre. Cela me touche beaucoup. Il m'explique qu'il s'est lancé dans un grand projet avec le syndicat d'initiative: il peint les boîtes à lettres de son quartier. Il propose aux gens de choisir leur motif – souvent des animaux, des arbres ou des fleurs mais il a eu aussi quelques paysages et même un grand-père. Superbe comme idée! «Quand tu viendras chez moi pour la cousinade au printemps prochain, prévois deux jours de plus et tu me feras la mienne, de boîte à lettres!» OK!

Dans la chambre, sur la table de nuit, la photo de Rémi et Sylvie me déchire le cœur.



Jeudi 1^{er} septembre.



8h pétantes. Ce qui change dans ma vie ce matin, c'est que je suis à la retraite. Je suis repassée au bureau hier parce que les copains organisaient un pot. Il ne manquait personne. Il y avait une de ces belles ambiances que mon père me racontait sur mai 68, quand Novacel s'était mis en grève: je crois que le seul mot qui vaille, c'est celui de fraternité. Ça me déchirait de partir car le boulot, c'est une seconde famille. Le directeur départemental était là, ça m'a touchée. On avait beau ne pas être toujours d'accord, c'est un homme bien, M. Touchard, et avec moi il a toujours été réglo. Il n'a pas voulu me faire de cadeau au nom de la direction: il a simplement mis sa contribution dans le pot commun. C'est bien, non? J'ai été sacrément gâtée: des CD, des bouquins et un billet d'avion... je veux dire d'autocar car ils savent bien que l'avion, ça me flanque la frousse. Un aller-retour pour Porto, avec une semaine à la «Pensão Leão de Ouro», la «Pension du Lion d'or», à deux pas de la mer. C'est noté «à l'été 2023, juin ou septembre». Oh là j'ai tout de suite soupçonné Natália, on a si souvent parlé du Portugal avec elle. Elle riait aux larmes: oui, c'est bien ça la pension de famille de son frère. Je lui ai dit «Je n'y vais pas sans toi!» en l'embrassant. Elle m'a glissé à l'oreille «C'est prévu...» Avec tous on avait des anecdotes, des bons souvenirs, des chouettes moments à se raconter. C'est bien simple, on ne s'est pas quittés avant 22h passées. Autant dire que je n'ai pas beaucoup dormi, même si mes bagages étaient prêts depuis l'après-midi.

À l'heure pile où je prenais mon service, je tourne la clef de ma Clio. Je l'ai chargée tout à l'heure, après le café. Le coffre a beau être de bonne taille, entre les cadeaux, la valise et les sacs je n'aurai pas de quoi monter un autostoppeur. Enfin un, si, à l'avant, avec un sac dans les pieds, mais deux, impossible. J'ai laissé une clef à Mme Rahmani, elle viendra arroser les fleurs. «Vous partez combien de jours?» elle m'a demandé. Je n'ai pas vraiment su lui répondre. «À peu près un mois, mais je vous appellerai.» Elle a souri et elle m'a dit «Si vous voulez me faire plaisir, envoyez-moi des cartes postales...» Promis!

Je vérifie que j'ai bien pris mon cartable bourré de cartes Michelin – je suis rétive absolument au GPS et celui que m'ont offert mes garçons pour mes cinquante ans, je crois bien que j'ai dû m'en servir deux fois, pour vérifier qu'il ne disait pas trop de bêtises par rapport aux itinéraires que je connaissais... Bon, je me modernise quand

même: j'ai acheté la 511, parue au début de l'année, qui couvre tous les Hauts-de-France. Pour sortir de Beauvais, j'opte de passer par la Soie-Vauban et de filer sur Crèvecœur. Je me suis juré de faire mon tour de France sans utiliser les autoroutes: je suis en vacances, zut alors!, je prends mon temps et je profite des paysages. La D 901 me sera du plus grand usage jusqu'à Abbeville.

Mais vous vous demandez sans doute ce qui me prend ce jeudi matin. Eh bien j'ai décidé de partir pour un tour de France. Non, non, le vélo ce n'est pas parce que je suis une amie intime de Jeannie Longo, c'est juste pour le fun. À vélo, la différence c'est qu'on fait partie de la nature, on n'est plus seulement un spectateur. À pied, encore plus mais je ne me suis pas assez entraînée... Oui, un tour de France pour aller voir les proches avec qui je me suis escrimée, ces deux dernières années, à organiser une cousinade. Ça avait pris mais le COVID a tout fichu par terre. J'en ai prévenu certains, mais pas tous, je leur ferai la surprise.

Ma première étape, ce n'est pas un vrai trajet: 113 km. Par la route buissonnière. Bon, mais je ne vais pas non plus faire le détour par tous les bleds que je connais, sinon je n'y arriverai jamais. Je me pose quand même la question à la sortie de Saint-Omer: est-ce que je vais boire un café chez Gérard à La Neuville? Je me fais violence, non! Je mets juste son CD dans le lecteur. *Jeff*. Un chouette groupe qui faisait de la chanson à Beauvais dans les années 70-80. J'étais au collège la première fois que je les ai entendus, Pascal, Patrice, Schmitt et Gérard. Ils faisaient de la chanson, comme on dit, «poétique», c'est-à-dire pas très très facile à comprendre. Ah, j'aime beaucoup celle-ci, «Rue du moulin rompu», ça se passe dans une île mais je crois que c'est celle de Noirmoutier, je n'ai pas prévu de m'y arrêter. N'empêche, c'est très beau «*Le vent du nord est là Sa chanson tout bas Bat la mer à mes genoux...*»

Marseille, Grandvilliers... Partout des gens que je connais, dont j'ai été proche à un moment ou à un autre. Comme Daniel Delattre – je pense à lui au bout de la rue du Franc-Marché, je ralentis, je repère l'enseigne de ses éditions. Un facteur lui aussi, passionné de cartes postales – c'est comme ça que ça a commencé. Je l'ai rencontré à une brocante et on a discuté un long moment. Il m'a raconté comment il avait eu l'idée de se lancer dans l'écriture de l'histoire des cantons du département, puis de toute la France. Un fou absolu, dans le bon sens du terme. Il est un peu plus âgé que moi mais de pas tant que ça, enfin, une bonne décennie... Moi je suis de 62. 62 et 60 ça fait 122. On est



respectivement 1316^e et 1317^e. Sylvie d'abord, bien sûr.

«Alors, la championne, tu as fait bonne route?» Il me serre dans ses bras tandis que son épagneul me saute après les jambes. Je ne le connais pas. «Ma!, me dit Rémi, c'est une fille, je l'ai appelée... comme tu devines...» Il me serre le cœur, mon beau-frère. Quarante ans qu'il a perdu sa femme, et il lui est toujours fidèle! «Attends, Véro! Tu restes bien jusqu'à lundi?» «Pourquoi? Ça change quoi?» Grand éclat de rire: «Si tu pars plus tôt, tu vas loger dans le cabanon au fond du jardin!»

Dimanche 11 septembre.

Le programme est simple: dans Sarlat ce matin, autour de Sarlat après-midi. À vélo, il va sans dire.

La «capitale du Périgord noir» comme la vante le syndicat d'initiative est la plus belle ville que je connaisse, je la comparerais volontiers à Carcassonne, si Carcassonne n'avait que la Cité et pas la ville moderne quelconque qui l'entoure. Ah, les toits de lauzes, les ruelles pavées, les petites places pittoresques, la belle Sarladaise! Ici c'est l'occasion ou jamais de vérifier son lexique des adjectifs de couleurs, Rémi le maîtrise à la perfection. Là où je dis bistre, il précise «sue Lorilleux» ou «bure Poiret». Si je risque brun fauve, il nuance en «châtain acajou», «blond cuivré», «vison» ou «caramel». Les monuments remarquables sont partout, de la cathédrale Saint-Sacerdos à la *Lanterne des Morts* et, superbe pied-de-nez, à la statue du Badaud. Je m'essouffle à tant de beautés architecturales.

Petite pause méridienne à *L'Esprit Sarlat*. Enfin, petite... «Juste une salade» fait Rémi. Mais quand même avec du foie gras, du magret, des gésiers, des lardons et des noix! Et deux petits verres d'un rouge, je cite, «tranquille et souple».

Rémi me propose un vrai petit circuit d'une trentaine de kilomètres, la voie verte de Sarlat à Cazoulès. C'est en faux-plat et, au départ, ça descend. Le chemin est niché dans la végétation, on passe aussi dans des environnements rocheux étranges et magnifiques. La piste est agréable car très ombragée et les grands arbres conservent l'humidité. Un peu avant Carsac Aillac, le paysage change, la piste monte un peu et on arrive dans un environnement plus caustique. Les arbres sont plus trapus et des murs en pierre sèche délimitent le chemin, c'est très joli! La voie se dégage, on est bientôt sur les hauteurs du village. Après l'école, aménagée dans l'ancienne gare, on continue



n'est pas du jaune de la Poste mais bleu nautilus – se glisse tranquillement dans les paysages d'après fenaison. Un beau jaune cuit qui, déjà, si l'on a l'œil, reverdit par grandes taches, avec les balles qui ponctuent le paysage. Longtemps j'ai confondu foin et paille car je suis de la ville, moi, comme mon père et ma mère. Il faut remonter à la génération précédente pour rencontrer les agriculteurs, les « vrais Danels » comme on disait dans la famille. Les balles de foin sont plus vertes que les balles de paille.

10h, je mets les infos. Pas vraiment passionnant. J'ouvre la boîte à gants et tombe sur le CD que m'a offert Jean-Louis pour mon anniversaire. Oui, on est séparés mais ça n'empêche pas la tendresse. Ni lui ni moi n'avons, comme on dit, refait notre vie. « Soie » de Baricco. Je souris : il a un cousin qui s'appelle comme ça, Jean-louis : Alessandro Baricco, le frère de Marjolaine, chez qui j'étais la semaine dernière. Il n'est pas tellement dans les superlatifs, Jean-Louis, mais il a dit « Chef-d'œuvre absolu ! » qui voulait dire que lui et moi, nous avons été pas mal, pour mériter ça. J'ai déjà entendu, et vu à la télé, le comédien qui lit, c'est un Chti, Jacques Bonnaffé. Je l'ai vu dans la série *Ainsi soient-ils*, il y a sept ou huit ans, il avait reçu un prix d'interprétation pour ça.

La voix est posée, grave et chaude. « *Hervé Joncour avait trente-deux ans. Il achetait, et il vendait. Des vers à soie.* » Les silences pour détacher les groupes de mots rendent palpable la présence du comédien. Je me suis garée un moment sur le bas-côté pour ne rien rater du texte, enfin de la voix, des deux... Quand j'ai compris que ça allait être comme ça pendant deux heures, je veux dire d'une telle intensité, d'une telle présence, je me suis remise en route. 70, 75, pas plus. Tranquille. Rémi m'attend en fin d'après-midi...



J'ai écouté les deux CD trois fois de suite et j'ai roulé machinalement. Ne me demandez pas si j'ai remarqué à quoi ressemblent le Limousin ou le Périgord, je vous répondrais : Pour moi, ils ressemblent au Japon, à une volière sur une colline, à un petit lac où traîne une serviette orange, à quelques signes cabalistiques que Madame Blanche déchiffrera pour moi, « Revenez ou j'en mourrai »...

13, rue Alain Mimoun. Quand ils ont acheté là, en 80, Rémi a dit à son frère « Ça ne pouvait pas mieux tomber, figure-toi que Sylvie et moi on va faire le marathon de New York ! » Je ne sais pas pourquoi ils s'étaient mis ça en tête, peut-être juste pour avoir une bonne raison de faire le voyage... Ils l'ont fait en 82 : 4h35'26",

en 2022, faites le calcul. C'est lui qui m'a parlé le premier de Hauterives et du facteur Cheval. On y est allés une semaine avec Jean-Louis, en... 87? et on y est retournés quinze ans plus tard avec les enfants. Ils ont adoré le *Palais idéal*.

Le temps de réfléchir à ça, j'arrive à Airaines. Abbeville : 20km. Le double pour Saint-Valery. J'y suis presque. Trois petits quarts d'heure. Thibault, je lui ai dit que j'y serais vers midi. Il a pris sa journée. Il a prévu d'aller chercher Romane et Jules à l'école : pas de cantine aujourd'hui ni demain parce que Mamie Véro est là ! Mais Laura est coincée à l'Office de tourisme, elle est dans les bilans estivaux et le maire les attend. Il est directeur technique national pour le char à voile, alors, ça ne rigole pas. Je l'ai vu en photo, il en impose. Laura me dit qu'il est très « pro », dans sa bouche c'est un peu admiratif. Je me rappelle la première fois où Thibault est venu à la maison avec elle. Ils étaient beaux, tous les deux, magnifiques, elle aussi blonde que lui est brun. Je me suis tout de suite bien entendue avec elle et alors, la fois où elle m'a annoncé qu'elle était enceinte... Difficile de dire ce qu'une mère ressent dans ces cas-là : un bonheur qui vous submerge en même temps que des peurs imbéciles venues du fond des ans. Il faut dire que ma mère avait eu un enfant mort-né et ma grand-mère en avait eu trois ! Je me suis longtemps reproché d'avoir parlé de ça avec Thibault. Je n'aurais pas dû, c'était d'une autre génération. Mais lui, du coup, il a été admirable, il s'est occupé de tout pendant la grossesse, il s'est inquiété de tout. Ah oui, Jean-Louis et moi il nous a épatés. On a été fiers de lui. Ils habitaient déjà Saint-Valery. La dernière semaine, on a pris une chambre d'hôtel à *La Colonne de bronze*, quai du Romerel. Tous les après-midis on était à la maternité d'Abbeville. Ça, Romane, elle a été fêtée ! Elle est au CM2 à l'école rue du Docteur Ravin, et son petit frère au CP.

C'est drôle, quand je pense aux petits-enfants je ne vois pas le temps passer. J'y suis ! Je trouve à me garer le long du port. Je sors ma bécane – la familiarité du mot va bien avec l'allure de l'engin, disons vieille époque – et fixe ma valise sur le porte-bagages arrière. Je prends un sac en bandoulière. Pour le reste, il n'y a pas urgence, je repasserai dans l'après-midi. Je remonte la rue Saint-Pierre et, en dix minutes, je suis au 11, Chemin des Moulins. Je sonne. Personne. Bon, je fais un petit tour dans le jardin. Carottes, radis, butternuts – ils sont prêts à être récoltés... Il tient de son grand-père, mon père, qui a toujours tenu à avoir un jardin, le sien était à Marissel...



Des rires : ils arrivent ! Romane se jette dans mes bras et Jules agrippe mon polo. Bisous bisous. Tous les trois sont radieux. Ils ont mille choses à me raconter et à me montrer. « Mamie, on fait un petit jeu avant de manger ? » Bon, ce sera un puzzle parce que, les trucs sur la tablette, ça me dépasse. « Je t'apprendrai ce soir » dit Romane.

L'heure passe à toute vitesse et ils repartent à l'école. Je les accompagne. Ils sont tout fiers de me montrer à leurs copains. Jules m'emmène saluer sa maîtresse. Elle est toute jeune, toute souriante. Quand Jules lui dit que je suis facteur (sic), elle me propose de venir le lendemain faire un petit tour dans la classe pour parler de mon métier. D'accord, madame ! « Non, non, appelez-moi Laurine ! » Ce que c'est bon d'entendre une flopée de gamins rire et crier et courir dans la cour. Ça me rappelle mon école, celle de Saint-Just-des-Marais qui ne s'appelait pas encore Saint-Exupéry. Elle ne se trouvait pas là où elle est mais dans la grand-rue, c'est devenu maintenant la salle des fêtes. Au début il y avait deux classes, les petits, garçons et filles, avec Mme Labarre et les grands avec M. Labarre, on disait encore Madame et Monsieur. Ils étaient sévères mais on apprenait bien. Enfin moi, j'ai bien appris. En arrivant en sixième, au CEG, je savais par cœur tous mes départements. À quoi ça tient, une vocation !...

Je pensais aller faire un tour dans la ville, voir si rien n'avait changé mais Thibaut... Ne vous inquiétez pas si j'écris parfois son prénom sans « l » car il y a deux orthographes. Avec Jean-Louis on avait choisi avec « l », rapport à son oncle décédé très jeune dans les années 20 de tuberculose à Berck, mais à la mairie la secrétaire l'a écrit d'instinct sans le « l », alors... Thibault donc me propose d'aller visiter un curieux endroit qu'il a découvert il y a peu, le cimetière chinois de Nolette. Je m'étonne, « chinois, tu dis ? » C'est tout près, on y est en un quart d'heure. Durant le trajet il me raconte leur histoire. Je vous la fais vite. En 1916, la France et l'Angleterre ont des possessions en Chine, on appelle ça des comptoirs. Comme la guerre s'éternise, le problème de la main-d'œuvre se pose. Du coup ils proposent des contrats de travail à cent quarante mille jeunes (on n'a pas les chiffres exacts).

Bateau jusqu'à Vancouver, traversée du Canada en train – des Chinois viennent de construire la voie ferrée dont on dit qu'il y a un mort au kilomètre, 4500km faites le calcul... – jusqu'à Halifax. Là, ils reprennent le bateau jusqu'au Havre puis jusqu'à la baie de Somme. Le petit train à



Elle retrouve tout son sourire quand je leur offre des crêpes sur la place.

Ces treize bornes à vélo m'ont bien fait travailler. Je prends une bonne douche et redescends en robe de chambre. Laura me propose une partie de dominos. Elle y met tant de cœur que je la laisse gagner.

Alors une 2CV se gare sur le parking. Elle a encore une vieille plaque d'immatriculation qui nous faisait faire un peu de géographie, je veux dire avec le numéro de département. Pas croyable : c'est le 60 ! « Oui, sourit Christiane, vous avez bien coordonné votre plan d'invasion ! Mais lui, c'est un maître d'école, je veux dire à la retraite. Comme vous, il fait le tour des amis... » Je m'éclipse.

On fait connaissance à l'heure du dîner. Bel homme, souriant, discret, plein de finesse et d'à-propos. Lionel Bournisien. Il enseignait à Armentières – « Non, pas chez Line Renaud dans le Nord ! », il éclate de rire – près de Lachapelle-aux-Pots. 60650 ! « Ce n'est pas là qu'habitait un grand potier ? » Son nom ne me revient pas quand je



pose la question. Il sourit, « J'ai habité sa maison... » et me raconte – nous raconte car Laura est venue s'asseoir à notre table – non seulement Pissareff (celui que je cherchais) mais, avant lui, Delaherche et « À la primaire, par hasard, vous n'auriez pas appris... *Au jardin de ma tante Il y a trois pommiers de Barbarie, Au jardin de ma tante Il y a dix poiriers en fleurs et trente Pêcheurs fleuris...* » Miracle, la mémoire me revient, j'enchaîne « *Au jardin de ma tante Les filles sont pensives et les garçons rieurs ; Au jardin de ma tante On y rêve et l'on y danse, on y pleure et l'on y chante De vieilles chansons de France, ou d'ailleurs.* » Et triomphalement je signe « Tristan Klingsor ! » Et Lionel : « Nous, les Capellois, nous disons Léon Leclère, qui est son vrai nom. Disons, son patronyme officiel. »

Une soirée merveilleuse. Bien sûr on échange nos adresses. « Vous viendriez à notre cousinade au printemps 2023 ? » Ce n'est pas un accord que j'enregistre mais cinq !, car Christiane, son mari, Julie et Laura promettent aussi d'être du voyage...

Samedi 10 septembre.

Qui a dit que les séparations sont des moments douloureux ? Mais non, ce sont des larmes de joie, avec la hâte de se revoir... Bon, ma fille, fais de la route, tu réfléchiras plus tard. Cinq cents bornes d'ici Sarlat, je vais prendre mon temps. Il fait un beau clair, le soleil ne tape pas encore, la Clio – je vous le dis seulement maintenant : elle

La chambre est superbe, superbement simple : mansardée, un mobilier plein de charme, fait de bric et de broc, rien du modernisme tapageur que les autres vantent. Le lit a des bois colorés, façon teck et deux petites tables de nuit dépareillées. Une armoire haute en chêne, un canapé bleu à quadrillages obliques noirs et argent, un petit bureau, un téléviseur. Deux photos au mur : une en noir et blanc des années vingt, une en couleurs du marais Audubon et des étiers – la moitié de la superficie communale. C'est Christiane qui me donne ces points de repère géographiques. À ce moment Julie pousse la porte, suivie d'une petite rouquine à l'allure coquine avec ses nattes qui volent. « Vous auriez peut-être envie de vous promener avec ce beau soleil ? » fait Christiane. Va pour une balade à vélo. Julie et Laura me serviront de guides, la petite n'a pas classe après-midi car sa maîtresse est malade.

On va d'abord à « la tour à plomb ». Heureusement Julie n'est pas fêlée d'histoire, elle m'épargne le détail des propriétaires successifs. Toujours est-il qu'elle sert bien à la fabrication des plombs de chasse jusque dans les années 30. Elle en impose avec ses soixante mètres et plus de dix de diamètre. Elle semble tout à fait incongrue au milieu d'une petite esplanade arborée. Puis retour sur nos pas en longeant le fleuve pour prendre le circuit du marais Audubon. Son nom fait référence à celui qui, le premier, l'explora et le dessina, à la fin du XVIII^e. Des panneaux, disposés selon les aléas du sentier, renseignent sur les gens qui vécurent et travaillèrent là, comme sur les espèces végétales et animales originales. Laura me sert de guide. Elle va entrer au CP mais elle sait déjà lire. Elle m'explique les écluses « pour éviter que ça inonde quand il pleut ». On croise un troupeau de vaches qui paissent paisiblement. Tout à

coup, Laura me montre quelque chose du doigt : au sommet d'un arbre, une cigogne a établi son nid. On s'arrête, on l'appelle. Elle ne réagit pas jusqu'à ce qu'un petit cigogneau ne la rejoigne. Le spectacle nous émerveille. « Et tu sais, fait Laura, moi, c'est une cigogne qui m'a apportée à maman quand je suis née... » « Ah bon ? Mais c'est une belle



histoire, ça ! » Aussitôt elle éclate de rire : « C'est des choses pas vraies qu'on raconte aux enfants, comme le Père Noël ». Je fais la réflexion de trop : « Et si c'est pas une cigogne, qui c'est qui t'a apportée à ta maman alors ? » Juste le temps de dire « C'est papa ! » et elle se cache le visage dans le pull de sa maman. Pas la peine d'essayer de me rattraper. Je pose juste la main sur l'épaule de Julie. Elle a tout compris, la petite : « Maman, c'est bientôt l'heure du goûter ? »



voie métrique les dispatche dans différents camps. Tout ça il l'a appris lors d'une soirée organisée par la Société d'émulation d'Abbeville.

Il en arrive donc des trains entiers. Ici, c'est l'armée anglaise qui tient le front. Pas question pour eux de se battre : c'est un contrat de travail qu'ils ont, et bien rémunéré, à peu

près cinq fois ce qu'ils gagnaient en Chine. Ils travaillent donc dans les fermes, ils entretiennent les routes, ailleurs en France ils travaillent dans les usines, notamment les usines d'armement. Au printemps 1918, ils sont aussi à la tâche dans les tranchées, c'est eux qui ramassent les blessés et les morts entre deux attaques.

Noyelles-sur-Mer. On tourne à gauche pour monter à la gare. Les rails plus étroits de la voie métrique – 1m au lieu de 1,45, précise Thibaut qui a bien retenu la leçon – sont restés sur une centaine de mètres, j'apprécie la fidélité de la mémoire. « Mais non, tu sais, ici il n'y a même pas une Rue des Chinois, juste le cimetière et je pense que s'il est toujours là c'est parce qu'il est propriété de l'Angleterre. Ici rien n'est fait pour garder le souvenir des Bridés. » Je lui raconte que quand sa mamie est morte – c'était avant sa naissance – elle a laissé des petits cahiers sur lesquels elle avait écrit ses souvenirs. Et dans le premier elle raconte que, dans les années 20, elle venait en vacances chez un oncle paternel, Octave je crois, qui était garde-barrière à Noyelles ! Mais pas un mot des Chinois.

Le cimetière est en bout de village, en contrebas de la route de Nouvion. « Chinese cemetery ». Enceinte de pierres, les abords sont impeccablement entretenus. Un beau porche haut avec des inscriptions en chinois. On entre. L'herbe est rase. Un grand cèdre se dresse en plein milieu des huit cent quarante-deux stèles funéraires. Écritures en chinois et en anglais. Sur toutes, en haut, cette inscription « Faithfull unto Death », « Fidèle jusqu'à la mort » traduit Thibault. Et « Though dead he still liveth », « Même mort, il reste vivant ». Dans le bas figurent le numéro d'incorporation du mort, son nom, la date de sa mort et la mention du « Chinese labour corps ». C'était le nom officiel de ce corps de travailleurs. Des fleurs à chaque tombe, je reconnais les roses rouges et le jaune des jasmins. On se croirait vraiment dans un jardin.

Une chose me frappe à parcourir les allées du cimetière. Plus de la moitié des dates notées sont de 1919 ou de 1920. Mais de quoi sont-ils morts ? À peine ai-je posé la question que la réponse me vient : la grippe espagnole. « Tu sais, précise Thibaut, j'en ai beaucoup appris lors de cette conférence à la médiathèque d'Abbeville, notamment

que la grippe espagnole avait fait entre cinquante et cent millions de morts. Cent millions, tu te rends compte? Dont deux millions et demi en Europe.» En France, entre quatre cent et six cent mille morts sur une population de trente-neuf millions d'habitants. «Dix fois plus que le Covid! Raoult peut aller se rhabiller...» Je souris. C'est paisible ici. Si j'avais su, j'aurais apporté un bouquin.



Laura est en beauté. La trentaine lui va bien. Elle me parle de son travail, ça la passionne. Je ne l'ai pas dit mais Thibaut est paysagiste. Il a un gros marché en perspective avec le Parc du Marquenterre, suite à ce qu'il a réalisé avec la Réserve ornithologique de Grand-Laviers. On est en train de siroter un petit verre de blanc local...

Enfin, pas vraiment d'Abbeville mais de la Somme: «La Cour de Bérénice» à Terramesnil, à la limite du Pas-de-Calais. Ils font aussi du rouge, ils ont comme cépages du chardonnay et du pinot noir. «C'est pas pinot noir, fait Romane qui arrive tout sourire, c'est Pinocchio!» On éclate de rire. «Tu voudras bien me le lire ce soir, Mamie?» «Té lire quoi, ma princesse?» «Ben, Pinocchio!» Non, non, ils sont trop beaux ces petits-enfants! Jules arrive et lui qui a toujours faim, il demande «Qu'est-ce que tu vas nous faire à manger, mamie?» Je mets tout le monde d'accord: «Ce soir, je vous emmène au restaurant». Cris de joie et sauts de cabri.

La soirée reste dans le ton. Je me demande s'il y a une seule minute où la mamie ne sourit pas. Mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter un tel bonheur?

Vendredi 2 septembre.

Le lendemain, bien sûr, je les accompagne à l'école. Et me voici devant vingt-cinq grands de la primaire à expliquer l'histoire de la Poste, qui est bien plus intéressante que de leur parler de mon dernier travail.

Le midi, au moment de repartir, la porte est fermée à clef. On cherche la clef partout, on ne la trouve pas. Alors Romane s'appuie contre la porte, elle déclare sur un ton martial «Elle est dans ma poche. Mais je la sors seulement si Mamie promet de revenir nous voir plus souvent!»

Magnifiques, je vous dis.

Je n'ai pas le temps de pleurer: quatre cents kilomètres m'attendent jusqu'à Cancale! À la revoyure, comme on dit en picard. Et «Un' baisse à bouquette!»

villages à traverser, des fois que... Crossac, Besne, Prinquiau, Savenay, Saint-Étienne-de-Montluc, Couëron. C'est Jean-Louis qui faisait ça quand on allait quelque part pour la première fois. C'est une alternance de campagne traditionnelle, en petits espaces cultivés cernés de haies, et de zones plus désertiques, avec des éperons rocheux sortis on se demande bien d'où. Je sais: si j'avais voulu apercevoir la mer, il aurait fallu que je prenne le détour plus au sud par Pénestin et Assérac. Mais bon, celui-ci a ses charmes.



À midi et demi j'entre dans le 44220, que voulez-vous, les réflexes professionnels! Une ville étonnamment blanche, avec de larges avenues. Je me gare sur le parking de la mairie, au long de la Loire. J'entre dans le premier restaurant qui se présente, l'*Osmoz*. Je me fais un petit extra. Pas d'entrée, en plat principal «Queue de lotte rôtie au tandoori, petites pommes de terre au jus d'arêtes condiment». Un régal! Une petite place pour le dessert? «Feuille à feuille framboise, froment, suzette groseille et sorbet fraise». Ce qui m'épate toujours, c'est de ne pas comprendre grand-chose à l'énoncé des plats, je réagis plus aux ingrédients que je repère: framboise, groseille, fraise. C'est parfait et ça ne pèse pas sur l'estomac.

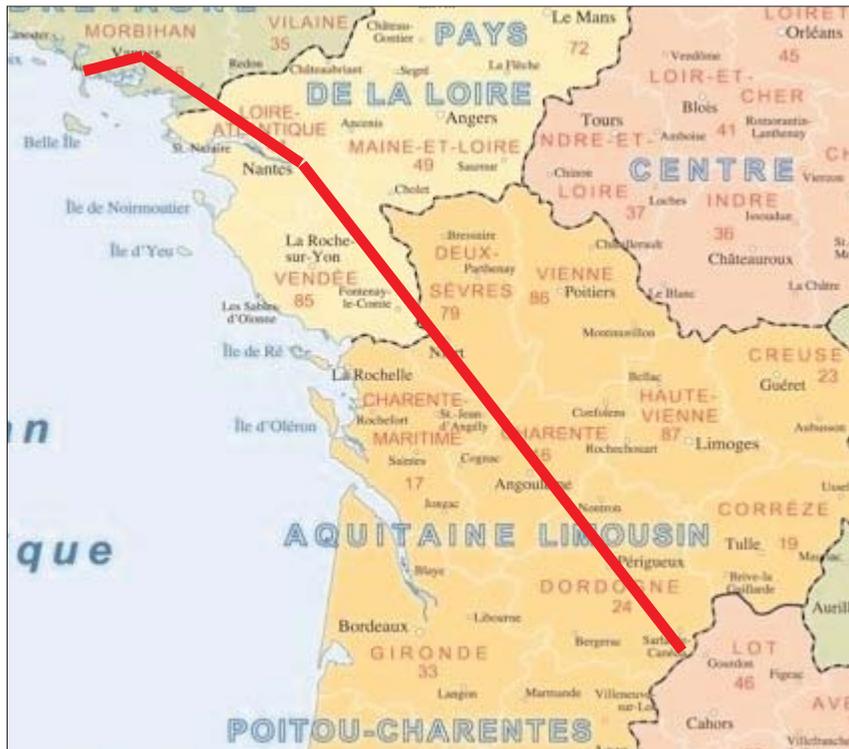
Je file vers une chambre d'hôtes que m'a indiquée le restaurateur, il a téléphoné pour s'assurer qu'il y avait une chambre. C'est à l'ouest de la ville, près du port. Un quartier que rien ne distingue vraiment. Petit parking six places.

«Madame Schutz?» Un grand sourire à ma portière. La patronne a mon âge, pull léger et pantalon, coiffée sur l'arrière. Bon, je ne vais pas vous refaire tout le film. Christiane et son mari ont ouvert il y a quatre ans.

C'était la perspective de rester actifs à la retraite et surtout de remettre le pied à l'étrier pour leur fille qui venait de perdre son mari dans un accident de la route. Une larme coule le long de sa joue, «Oh, excusez-moi!» Je ne sais pourquoi mais je l'enlace, «Le jour où il faudra s'excuser de souffrir, ce sera qu'on aura raté quelque chose d'essentiel dans sa vie».

En relisant mes notes de voyage, cette scène m'émeut toujours autant. D'avoir osé faire ça et lui dire ça alors qu'on ne se connaissait pas, c'était comme étreindre toutes les femmes ukrainiennes qui tentaient de survivre. Et moi, qui ai eu jusqu'ici une vie rêvée, vraiment, loin de tous les drames de la vie, si un jour... aurai-je une épaule contre laquelle m'appuyer?

étape 4
Belle-Île-en-Mer - Sarlat-la-Canéda



Vendredi 9 septembre.

Est-ce la fatigue qui s'accumule, ou la force incroyable des paysages belle-illois? Je ressens le besoin de souffler un peu. De musarder. Depuis le 1^{er}, je n'ai pas chômé. Du coup je décide de baguenauder. Je déplie ma carte, repère le coin de Nantes, ferme les yeux et pointe du doigt: Couëron. Bon, pourquoi pas? La 165 m'y conduit direct mais c'est plus fort que moi: dès Auray, je prends la départementale à droite et file vers Arradon et le golfe du Morbihan. Pas très ergonomique pour une employée de la Poste mais mon statut d'ex me donne tous les droits. Plaisir que ces paysages verdoyants avec, en contrebas, le bleu et, par intermittence, le sable. Petit détour par le centre-ville. Un cappuccino à la brasserie.

Je remonte jusqu'à Vannes et suis un temps la 165. Quelques poids lourds mais guère de circulation. Pourtant après La Roche-Bernard, je m'avise qu'une départementale fera très bien l'affaire jusqu'à Couëron. J'écris sur mon calepin le nom des

étape 2

Saint-Valery-sur-Somme - Cancale



Me voici sur la route de Saint-Malo mais je ne vais pas dans cette ville car je dois m'arrêter à Cancale, en Ille-et-Vilaine, là où habitent ma cousine Marjolaine et son mari Charles. Ils ont à peu près le même âge que moi. Il pleut sur la route, mais dans la région bretonne il pleut plus souvent qu'ailleurs – je dis ça tant qu'ils ne m'entendent pas... Je passe très près du Mont-Saint-Michel mais je ne m'arrête pas car j'y suis déjà allée deux fois. Ce mont est très joli à visiter mais on a du mal à se frayer un chemin car il y a beaucoup de monde. Surtout, ne pas acheter de souvenirs ni aller au restaurant car, vu la fréquentation des lieux, les prix sont exorbitants.

Me voilà arrivée à destination. La ville compte cinq mille habitants environ. Ma cousine habite avec son mari près de l'église Saint-Méen, devenue musée des traditions populaires. Je prends mon portable et je les appelle pour savoir exactement où se trouve leur habitation car je n'y suis jamais venue. Enfin j'y suis.

Marjolaine habite une petite maison bourgeoise dans le centre de la ville. Tous les magasins pour faire les courses sont à proximité. Elle m'accueille à bras ouverts. Cela fait très longtemps qu'on ne s'est pas vues. Il est dix-neuf heures. Ils ont préparé le repas. Elle me dit qu'il y a des huîtres au menu, elle s'est rappelé que je les aime bien.

Bon maintenant, retour sur Quiberon-Penthièvre et demain on descend plus au sud! Ah zut! Maïté a un contre-temps...



Il est dans son garage en train de bricoler sa remorque.

– Tiens, Véronique! On est venu quelques jours? Ça fait plaisir! Vous tombez bien les filles! Hier j'ai ramené une belle quantité de maquereaux! Vous allez en prendre.

Questions-réponses. Henri fait tout! même un bon café que nous buvons sur sa terrasse.

De retour chez Tata, après un long moment de discussion avec Henri, je fais cuire les maquereaux (à l'eau comme le veut Tata) et nous les savourons avec une bonne vinaigrette dans la salle-salon-véranda.

J'ai un peu de mal à persuader Tata qu'emporter quatre maquereaux («Pour manger avec ta copine!») m'est impossible. Je suis suffisamment chargée comme cela et j'ai l'intention de longer la côte pour regagner Le Palais.

– Au revoir ma Tata préférée! Je t'appelle ce soir et je reviens dès que mon emploi du temps de retraitée me le permettra!

– On verra... Fais attention avec ces voitures qui circulent partout!

Et me voilà repartie sur mon vélo. Je reprends la route de Port Andro et continue de longer la côte. Ça monte, ça descend. Pour le moment je tiens le coup... mais j'ai encore dix kilomètres à faire.

Je passe au niveau de la plage «aux porcelaines», ces jolis petits coquillages que Thibault aimait ramasser et roule sur le faux-plat qui conduit aux «grands sables», vaste plage où l'on peut marcher longtemps au bord de l'eau et où les enfants se sont initiés – avec plus ou moins de réussite – à l'optimiste.

Petite pose pour admirer le paysage et on repart... C'est plus ombragé maintenant mais toujours vallonné. Je transpire un peu, beaucoup, mais je n'ai guère le temps de faire trempette sur une des plages que je dépasse: Port Yorc'h, Bordadoué, Ramonette...

Il m'aura fallu deux heures pour entrer dans Le Palais par les faubourgs. Je longe les remparts Vauban, retrouve la porte du même nom et plonge, en vélo cette fois, vers le port.

Le retour vers le continent va se faire à nouveau sur le *Vindilis*. Il n'est pas encore à quai alors j'ai le temps de boire une bonne bière en terrasse (excellente pour la récupération!).

Quelque temps plus tard, assise au grand air marin sur le bateau, je repense à ce que m'ont écrit mes enfants et petits-enfants quand j'ai parlé de souvenirs belle-îlois: il me semble en avoir ravivé beaucoup...



Mais les huîtres de Cancale, qui sont plates, ne sont pas pour moi les meilleures, je préfère les Marennes-Oléron. Mais bon, j'aime bien toutes les huîtres.

Tout en dégustant, on discute de leur magnifique région. Elle est très étendue avec ses quatre départements: dans l'ordre Côtes-du-Nord, Finistère, Ille-et-Vilaine et Morbihan. Elle est très visitée par les touristes, Français comme étrangers. Marjolaine est originaire de Brest et son mari de Pontivy. Ils ont beaucoup voyagé mais, pour eux, rien ne saurait se comparer à leur Bretagne. Charles a été instituteur à Lorient puis à Vannes, où il a fini sa carrière. Ils ont ensuite acheté une petite maison à Cancale.

Le littoral breton – c'est le maître d'école qui cause – a une longueur de onze cents kilomètres; il est bordé de nombreuses îles: Bréhat, les Sept-Îles, Batz, Ouessant, Molène, Sein, Glénan, Groix, Belle-Île, Houat, Hoëdic. Le littoral est d'une très grande beauté car il est très diversifié. Le climat océanique est extrêmement doux, surtout le long des côtes. Il y a une très grande diversité d'oiseaux qui vivent ou migrent dans cette région, principalement les fous de Bassan. La pêche, l'élevage (porcs et volailles), l'agriculture (choux-fleurs, artichauts) sont très importants. Alan Stivell a popularisé la musique bretonne dans le monde entier. Il y a deux festivals interceltiques de musique: le *Cornouaille* à Quimper et *Les vieilles charrues* à Carhaix. La coiffe bigoudène est très remarquable.



Son exposé régionaliste terminé, l'instituteur nous laisse seules. Marjolaine décide de me parler un peu de lui. Comme dans tous les couples... Bref, à une certaine période de sa vie, Charles aurait eu une relation amoureuse avec une autre femme. «Je voyais bien qu'il n'était plus le même, qu'il prenait de plus en plus de distance avec moi. Un jour je le lui ai dit: "Tu ne m'aimes plus." Il m'a répondu: "Si, mais, ma chérie, je suis très fatigué en ce moment car j'ai beaucoup de travail à l'école." Mais un jour je l'ai surpris qui téléphonait. J'étais dans la cuisine à faire du ménage. Il ne m'a pas entendue entrer dans le salon. J'ai vite compris, en l'écoutant dans le combiné, qu'il avait une liaison. J'ai toussé un petit coup, il s'est retourné, il m'a vue et il a raccroché aussitôt. "Alors, mon chéri, c'est qui cette Yvette?" "C'est une copine." "Oui mais ta copine, tu lui fais de gros bisous sur la bouche. Si tu ne romps pas ta liaison, je demande le divorce." Les choses se sont arrangées petit à petit. J'ai

compris de par son attitude, car il était de plus en plus attentionné envers moi, qu'il avait rompu. Mais j'ai continué à le surveiller...»

On en était là de nos confidences quand Charles est revenu. Pas un mot bien sûr de notre conversation. Je lui demande quelles sont ses distractions du moment. Il regarde beaucoup la télévision, surtout le sport. Il adore le foot, le cyclisme et, l'hiver, le biathlon. «Le biathlon?» je questionne. «C'est un parcours à faire quatre ou cinq fois à skis et, à chaque tour, il faut tirer à la carabine sur cinq cibles, des fois debout, des fois couché. À chaque fois que la cible n'est pas atteinte, il faut faire un tour de pénalité sur une petite piste. Plus on rate de balles, plus on perd de temps sur le parcours.» Il a gardé ça de son ancien métier, Charles: il est pédagogue, j'ai tout compris. Lui, il fait aussi une demi-heure de marche tous les jours pour conserver la ligne. Il aime encore jouer au scrabble car il adore les mots.

– Et toi, Marjolaine?

– Oh ben moi j'aime aussi regarder la télé, les films français de préférence, surtout s'ils sont comiques: Fernandel, Bourvil, Serrault... et d'autres encore. J'aime bien aussi le tricot, c'est reposant. Et, bien sûr, aller boire le thé chez les amis et discuter, échanger nos points de vue.

Ils me demandent ce que j'ai, moi, comme hobbies. En tant que postière, je me suis passionnée pour les timbres. J'en ai une petite collection. Quelques-uns sont assez rares. Mais c'est une passion qui peut coûter très cher si on s'entiche de timbres rares. J'aime aussi la lecture – les classiques: Hugo, Ionesco, Pagnol, Sartre, Camus... – et le théâtre, Molière et Racine, mais surtout les pièces comiques. Mon auteur préféré est Georges Feydeau. J'ai vu la plupart de ses pièces à la télé, je les ai même enregistrées.

Puis on décide de faire un petit scrabble. C'est Charles qui se montre le meilleur avec un BREIZH à 40 points!

On papote encore un moment devant une tisane et on va au lit.



Samedi 3 septembre.

Charles nous emmène de bon matin sur la Côte d'Émeraude, au bord de la mer. Au loin on aperçoit le Mont-Saint-Michel. Je prends mon appareil et je fais quelques clichés car le spectacle est magnifique. Ensuite je propose aux cousins de prendre ma voiture pour aller à Saint-Malo. D'accord!



Les chiens nous attendent à la voiture. Cette fois je rentre dans Sauzon par la Rue du Chemin noir et je vais me garer sur la place de l'église. Re-promenade pour les chiens et nous, le long du port de plaisance jusqu'à l'embarcadère. C'est calme aujourd'hui mais les crêperies sont ouvertes. Ce sera celle de *La mère Michèle!* Deux galettes bien garnies plus

tard, (Tata fait un excès), nous repartons au centre du bourg voir l'exposition qui se tient en ce moment à la galerie SZ. Celle d'aujourd'hui ne m'inspire guère: des toiles abstraites dont il faut déchiffrer la signification... Je préfère regarder les belles séries de timbres que nous avons à La Poste!

Tata est un peu fatiguée. Retour direct à la Métairie... et petit apéro-papotage «sur» la mer.

Jeudi 8 septembre.

Quand j'entre dans la cuisine ce matin, Tata O est déjà debout, grignotant un petit gâteau qu'elle trempe dans son thé.

– Tata! Je prends le bateau en fin d'après-midi.

– Déjà? Tu ne devais pas rester un peu plus longtemps?

Je pensais, mais hier soir ma copine Maïté m'a dit qu'elle était arrivée dans sa maison de Penthièvre. Je vais dormir chez elle. Cela fera une «invitée cousinade» de plus que je verrai.

– Bon, c'est comme tu veux... Tu reviendras!

(Toujours faciles les relations avec Tata O. J'apprécie.)

– Ce matin, je reste avec toi. Je partirai après manger.

– Bien... Tu m'accompagnes chez Henri? Il a dû aller à la pêche hier. Il y aura peut-être du poisson pour ce midi.

Henri est un retraité, amoureux de Belle-Île qui s'y est établi au moment de sa retraite.

– Bien sûr!

Et c'est ainsi que, accompagnées des chiens, nous remontons le chemin vers Locmaria et, laissant le village sur notre droite, nous continuons tout droit pour gagner la maison de Henri.

C'est un homme souriant, encore dynamique pour son âge, bon bricoleur et discret. Que des avantages aux yeux de Tata O!

– Où veux-tu aller? me demande-t-elle.

– Puisque nous prenons ta voiture, allons à Sauzon.

Grande sortie! Vingt kilomètres à parcourir pour atteindre cette autre commune de Belle-Île.

– D'accord mais on prend les chiens...

Je ne cherche pas à négocier, Tata sans ses compagnons... impossible.

La vieille 204 blanche est garée sous un des arbres du parc, les clefs sur le contact...

À quoi bon la rentrer au garage?

La journée s'annonce bien: Tata O accepte que je conduise; je préfère, je crois qu'elle est connue pour sa conduite atypique!

Il ne faut pas longtemps pour regagner la dorsale, nul besoin de traverser Locmaria. Il suffit de contourner le bourg et de rejoindre Borvran.

La voiture n'est guère plus dynamique que ma Clio, Cela nous donne le temps de papoter; Tata O a ainsi des nouvelles de toute la famille ou presque... Mon cousin André n'a pas les honneurs de la conversation. Tata a tiré un trait sur lui depuis qu'il est venu séjourner chez elle il y a dix ans durant deux mois sans investir un euro.

Peu après LE carrefour j'aperçois deux petits avions posés sur l'aérodrome de Bangor, et quelque trois kilomètres plus loin je passe devant «Jean et Jeanne» deux menhirs dont la légende raconte qu'ils sont deux amants transformés en pierre pour avoir osé s'aimer alors qu'ils venaient de castes différentes! Sempiternelle histoire!



Parvenue au panneau Sauzon je ne prends pas la petite route qui mène (en descente) au port. Je continue un peu pour aller me garer au parking de La Pointe des Poulains.

Tata va pouvoir laisser gambader ses chiens et nous marchons jusqu'au bout, jusqu'à l'endroit où nous allons, une fois encore, dominer la mer.

Rien ne bouge ici. La vue depuis le chemin ne change que parce que la mer le décide. Sarah Bernhardt l'avait bien compris, elle qui y avait acquis un fortin toujours visible aujourd'hui.

Éventées, nous faisons le trajet en suivant le balisage. Évidemment, ça monte, ça descend, rien n'est plat ici (si la mer y était plus chaude on se croirait en Corse, disait un autre de mes fils qui au long des années appréciait de moins en moins la température de l'eau à Belle-Île!)



Je voulais me promener à nouveau sur les remparts, «la citadelle de granit» de Chateaubriand. Une demi-heure de route et nous y sommes. Une merveille à couper le souffle! La première fois où je me suis promenée ici, j'avais douze ans et j'y étais venue en colonie. J'avais été tellement impressionnée que papa m'avait acheté un livre là-dessus. Je savais tout. Les premiers remparts, le grand incendie de 1661, la reconstruction et l'agrandissement au XVIII^e, tout, je savais tout. Bon, j'ai un peu perdu les noms mais les huit portes, les trois poternes et les trois bastions, non. Je fais la guide. «Depuis la Porte Saint-Thomas, nous avons une vue exceptionnelle sur la grande plage du Sillon à votre droite, le Fort National en face et à votre gauche l'îlot du Grand Bé.» «Eh ben, fait Marjolaine, tu sais quoi faire l'été prochain: visites guidées à Saint-Malo!» Nous éclatons de rire.

En fin d'après-midi j'invite les cousins à manger sur place. Léger: ce sera une crêperie, «Le Corps de garde», nichée sur les remparts. Galettes aux saint-jacques, crevettes grises et speck, un délice! Le tout arrosé d'un petit blanc choisi par Charles, un bon Touraine mousseux blanc. En dessert, crêpe de sarrasin aux pommes et caramel au beurre salé. Rien que de l'écrire, la salive me vient aux lèvres.

Dimanche 4 septembre.

«Et si on allait à Rennes?» propose Marjolaine. Bonne idée: je ne connais pas. La capitale n'est qu'à 65 km de Cancale. C'est une ville de deux cent vingt mille habitants. Au temps des Gallo-Romains, elle s'appelait Condate. On apprend beaucoup de choses au syndicat d'initiative. Par exemple, que sa devise était «Vivre en intelligence». Et puis il y a beaucoup de lieux à visiter. D'abord, la très jolie cathédrale Saint-Pierre, moins imposante quand même – soyons un peu chauvins – que sa consœur de Beauvais... Le parc de Thabor est très fleuri. Il y a aussi les portes mordelaises, la superbe tour Duchesne, la rue Saint-Michel et ses maisons médiévales. Et puis la Place du Parlement de Bretagne.

Au retour, tout en buvant l'apéro, Charles me dit qu'il est fier d'être Breton de naissance, «C'est un beau pays, la Bretagne». Je lui dis que je partage tout à fait son point de vue, «Ce que j'aime avant tout, c'est la mer». «Ça tombe bien, fait Marjolaine, parce que la montagne ici, c'est pas vraiment ça...» Ce que ça fait du bien, de rire entre cousins!

Lundi 5 septembre.

Nous nous retrouvons au petit déjeuner. « On est bien ensemble » fait Marjolaine. Je souris, « J'espère bien vous accueillir à Beauvais dans l'année. On va se la faire, cette cousinade! »

Je dois me préparer pour aller à Belle-Île. Je prends congé sans trop m'attarder car j'ai encore de la route à faire.



rattraper. Port Andro... où nous venions tous en famille après avoir remonté le chemin qui nous conduisait du terrain où nous campions de façon « sauvage », à la plage, après avoir longé le camping « traditionnel ». Nous avons baptisé cet endroit « la Prairie ». Les garçons escaladaient les arbres avec leurs cousins, faisaient des cabanes, couraient après les lapins le soir, cueillaient des mûres dont nous faisons des confitures.



Port Andro... où les grandes marées d'août permettaient la chasse aux lançons, la nuit, à la lumière des lampes à gaz.

Port Andro... où les zodiacs venaient chercher les enfants pour les emmener à la pêche à la turlutte d'où ils revenaient couverts d'encre noire.

Port Andro... où quelques années plus tard mes petits-enfants s'amuseraient à chevaucher un grand dauphin gonflable avant que celui-ci ne finisse la queue déchirée par la fermeture énergétique d'un coffre.

L'envie de me baigner est trop forte. J'enfile mon maillot noir amincissant – et d'un pas décidé je gagne le rivage. Rentrer dans l'eau est un peu compliqué; quelque soit la température c'est pour moi le même cérémonial... l'eau ça mouille!

Je nage, je cours dans l'eau, je barbote et surtout je respire. Je hume à pleins poumons cette odeur salée d'algues, d'iode dont je sentirai encore le parfum sur ma peau ce soir.

En sortant de cette baignade dynamisante, le soleil me réchauffe.

Je vais rester ici cet après-midi... Je suis trop bien.

J'ai droit comme souvent au coucher de soleil au-dessus de la mer, sublime!

– Bon, Véro, arrête de penser au passé! Tu es là pour voir des vivants qui ont beaucoup à t'apporter encore... Remonte sur ton vélo... enfin pas tout de suite, marche un peu, attends d'avoir passé la plage Victoria et le petit bois en haut de la côte! Ensuite tu pourras pédaler.

Vers 18 h je retrouve Tata O à la Métairie. Elle est en grande forme après son cours de latin et ses discussions avec les copines.

Elle a acheté du whisky et des petits gâteaux! Qu'il est bon de savourer l'apéro dans sa véranda, véritable vaisseau au-dessus de la mer...

Mercredi 7 septembre.

Ce... matin, Tata O est prête pour m'accompagner dans ma balade...

l'Université du Temps Libre. Pour le moment viens t'installer, tu connais la maison. Quant au dîner je te laisse improviser, moi une soupe le soir me suffit. Égale à elle-même la Tata, pas de chichi!

Mardi 6 septembre.

Le lendemain matin, après un petit déjeuner frugal (Tata O grignote un gâteau avec un thé) je quitte la Métairie pour le « centre » de Locmaria. Je m'installe sur la terrasse du seul bar existant à cet endroit et commande un double crème et deux croissants. Je contemple toujours avec autant de plaisir la petite place avec ses vieux platanes, à côté desquels la vieille église blanche trône depuis près de mille ans.



Remontée sur mon vélo, je prends à gauche pour parvenir, à travers les ruelles aux petites maisons basses, sur la descente rapide vers Port Blanc.

Port Blanc, sa crique, ses rochers où mes enfants cherchaient les crabes gris, son sable gravillonneux parsemé de petits bouts de verre dépoli dont mes petits-enfants faisaient collection. En face d'elle, à quelques mètres du rivage, les bateaux accrochés aux corps-morts. Instant de nostalgie pour moi qui revois mes copains pêcheurs, maintenant disparus, revenir avec leur butin pris à la canne ou en plongée.

Remonter la côte en vélo n'est plus de mon âge. C'est à pied que je regagne la dorsale qui me ramène au village. Là, je prends à gauche et la direction de Port Andro : deux kilomètres de route plate et à nouveau une belle descente pour arriver en surplomb de cette plage que j'affectionne particulièrement.

– Où vais-je poser mon engin? Je parle toute seule... En bas des marches? Oui, mais je préfère passer par le parking et emprunter le mini tunnel en pierres qui conduit sur la gauche de la plage.

Il y a cinquante mètres à faire dans le sable fin pour aller jusqu'à la poubelle et y attacher mon vélo : pas de problème il n'est pas plus lourd qu'un vélo de factrice au départ d'une tournée!

J'ai la plage presque pour moi! Seuls deux couples (des retraités sans doute!) marchent au bord de l'eau. La marée est basse. Apparemment pas un grand coefficient, les rochers sur la droite ne sont pas tous découverts.

Je m'assieds sur la serviette de plage dont les couleurs ont été atténuées par le sel. Tata O l'a sortie de son placard exprès pour moi!... et je laisse les souvenirs me

étape 3 Cancale - Belle-Île-en-Mer



Ce lundi matin je quitte très tôt la Bretagne et roule tranquillement par la départementale 765 pour m'engager enfin sur cette longue langue de terre qui mène de Auray à Quiberon. Impossible de doubler sur cette deux-voies. Cela ne me dérange pas, avec ma commerciale chargée, un brin vieillotte, ma moyenne horaire me préoccupe peu. Quand j'arrive à Plouharnel, j'ai, comme à chaque fois, l'impression de traverser les flots. Jusqu'à Saint-Pierre-de-Quiberon, la 768 est bordée de chaque côté par la mer. Par temps calme, à marée haute, les vagues viennent doucement mourir le long de la plage en contrebas de la route. C'est le cas aujourd'hui et j'ouvre largement mes vitres pour essayer de percevoir si le bruit des vagues couvre celui de mon moteur. Il n'y a pas de voiture derrière moi, je peux rouler à 10 à l'heure! et me laisser bercer par le bruit des vagues. Je savoure. Mes pensées m'emmènent dans les années 80, lorsque je faisais un stage (qui ne m'a jamais servi), en Seine-Saint-Denis, sur les techniques de tri! Les voyages en train, métro étaient particulièrement bruyants, stressants! tout l'opposé d'aujourd'hui.

Un coup d'œil à ma montre... il faut quand même rouler un peu plus vite: le

bateau ne m'attendra pas. Un petit coup d'accélérateur, virage sur la gauche, franchissement de la voie ferrée et je retrouve les giratoires et les maisons, la plupart aux volets fermés. Ce sera ainsi jusqu'à Quiberon.

« Elle va bien se rendre compte que ne pas se voir, ce n'est pas s'oublier. »

Je souris en me garant sur le parking des îles situé à l'entrée de Quiberon. Quand je venais auparavant, il fallait trouver une place dans les rues encombrées du bourg.

Maintenant ce parking surveillé offre une totale garantie de retrouver son véhicule (pour une somme loin d'être symbolique...).

Pas de place au premier parc, je tourne sur la droite. La voiture cahote sur les allées pierreuses. Je trouve une place sous un arbre, appréciable car les journées sont encore chaudes.

Allez! Je sors mon vieux vélo modèle 1962, bleu, assorti à ma voiture (souci du détail n'est-ce pas), remonte la roue avant, attrape mon sac à dos, un autre sac que je bloque sur le porte-bagages avec un extenseur, fais le tour de ma voiture pour la fermer (l'automatisme ne fonctionne plus) et cours jusqu'à la sortie du parking où le car qui fait la navette pour l'embarcadère vient de s'arrêter. Quatre personnes sont en train de monter. Devant mon chargement, la conductrice, fort aimablement, m'aide à mettre vélo et bagages dans la soute. Le ticket du parking vaut titre de transport aller-retour, je le range précautionneusement dans la banane vert foncé que je peux enfin attacher à ma taille.

À la gare maritime, billets pris, je m'engage sur le quai où une vingtaine de vacanciers, ou îliens, attendent l'accostage du « Vindilis » qui vient de faire retentir sa sirène d'entrée au port. Quelques minutes plus tard c'est le traditionnel débarquement de voitures et passagers sur le quai en contrebas.

La voie est libre dorénavant pour l'embarquement. Je passe par le garage pour remettre mon vélo à un des marins qui va le ranger avec soin, sur le côté de la cale (normal: le transport du vélo est payant!). Je grimpe ensuite m'installer sur les fauteuils disposés en plein air à l'avant du bateau. Je ne supporte pas d'être à



l'intérieur, j'ai le mal de mer.

En quarante-cinq minutes les quinze kilomètres sont parcourus et je descends sur le quai de *Le Palais*. Vélo récupéré, je ne monte pas tout de suite dessus. Je préfère marcher jusqu'à la sortie de la ville. J'emprunte la rue Carnot en laissant sur ma droite le quai Gambetta qui mène au port de plaisance.

Comme tous les jours un petit marché de poissons, fromages et légumes, assez cher, se tient place de la République. Je ne m'y attarde pas. Je remonte jusqu'à la Porte Vauban qui permet de traverser le mur d'enceinte du même nom. À cet endroit c'est toujours un joyeux bazar pour se croiser : chacun veut la priorité. Cela donne lieu à des coups de klaxon, des appels de phares et des comportements parfois virulents! mais quand même dans la bonne humeur...

Parvenue de l'autre côté sans problème, après la petite côte encadrée de grands arbres, j'enfourche mon vélo. Je pédale tranquillement (« Belle-Île c'est la liberté en vélo » me dit un de mes fils), traverse la zone commerciale et parviens au carrefour principal de Belle-Île : à droite Sauzon (12 km), tout droit Bangor (5 km), à gauche Locmaria (10 km).



C'est vers ce bourg que je me dirige.

Tata Odette que j'ai décidé de surprendre habite une bâtisse idéalement située au-dessus de la plage de Port Maria. Depuis son jardin on a encore une fois l'impression de voguer. C'est magique.

Une heure plus tard, j'entre dans la propriété isolée mais toujours... ouverte. J'aperçois Tata O – c'est le diminutif qu'on lui donne dans la famille – dans sa salle, assise sur un des fauteuils bien abîmés qui composent principalement le mobilier hétéroclite de la véranda-salon-salle. Un chien dort sur un autre fauteuil, un autre aux pieds de Tata O.

Quand je frappe aux carreaux c'est ce dernier qui se lève en aboyant, emmenant l'autre dans sa course jusqu'à la porte.

Tata O s'est levée tranquillement et en se retournant découvre « sa nièce » à travers la vitre. Un étonnement total se lit sur son visage et du pas le plus rapide qu'elle peut avoir elle chemine vers la porte et l'ouvre avec un large sourire

– Eh bien... si je m'attendais! Qu'est ce que tu fais là?

– Je viens faire un tour sur mon île préférée où habite ma tata préférée!

– ...

– Tu te souviens? Je voulais faire une cousinade l'an dernier. Avec ce fichu COVID impossible de l'organiser. Alors je fais le tour des gens que je voulais autour de moi!

– C'est une belle idée! Tu restes longtemps?

– Quatre jours je pense. Il faut bien ça pour faire le tour de l'île avec toi.

– Je vais essayer de te suivre! Mais pas demain: c'est le jour du cours de latin à